

Ceutrons (la *Tarentaise*), les Carthaginois voient la vallée se resserrer peu à peu ; là, il faut être de nouveau sur ses gardes. Les gens du pays les attendent à la frontière (environs de *Conflans*), portant des rameaux et des couronnes ; ils donnent de la viande, des guides et des otages ; il semble qu'on soit en territoire ami. Mais quand les Carthaginois ont atteint le pied de la haute chaîne, au point où leur chemin quitte l'Isère, et, remontant un âpre et étroit défilé le long du ruisseau de la *Récluse*, s'élève peu à peu vers le col du petit Saint-Bernard, voici que soudain les *Ceutrons* se jettent sur eux par derrière, et les assaillent de flanc du haut des rochers qui enserrant la passe à droite et à gauche : ils espèrent couper l'armée de ses équipages et de ses bagages. Hannibal, avec sa finesse habituelle, les avait devinés. Il savait qu'ils ne l'avaient bien accueilli d'abord qu'afin de ne pas voir leur pays ravagé, préparant d'ailleurs leur trahison, et comptant sur un pillage facile. Dans la prévision d'une attaque, il avait envoyé son train et sa cavalerie en avant. L'infanterie tout entière venait derrière et couvrait la marche. Les projets hostiles des *Ceutrons* étaient donc déjoués : toutefois, accompagnant l'infanterie dans sa marche, et lançant ou roulant sur elle de lourdes pierres du haut des rochers voisins, ils lui font éprouver des pertes sérieuses. On atteint enfin la *Roche blanche* (elle porte encore ce nom), haute masse calcaire surplombant à l'entrée des dernières pentes. Hannibal s'y arrête et y campe, et protège durant la nuit l'ascension de ses chevaux et de ses mulets : le jour suivant, le combat recommence, et se continue sanglant jusqu'au sommet. Là enfin les troupes ont du repos. On s'arrête sur un haut plateau, facile à défendre [le *cirque d'Hannibal*], qui se développe sur une longueur de deux milles et demi (alle., environ cinq lieues), et d'où la *Doire* [*Duria*], sortant d'un petit lac (*lac Verney* ou des *Eaux rouges*),

descend vers l'Italie. Il était temps. Déjà les soldats perdaient courage. Le chemin devenu plus impraticable tous les jours : les provisions épuisées : ces dangereux défilés, où un ennemi inattaquable attaquait sans cesse, et incommodait la marche ; les rangs qui allaient s'éclaircissant : leurs camarades tombés dans les ravins : les blessés abandonnés sans espoir, tous ces maux n'avaient pas laissé que d'ébranler le moral des vétérans d'Espagne et d'Afrique. Tous déjà, à l'exception du chef et de ses intimes, ne voyaient plus qu'une chimère dans l'entreprise. Mais la confiance d'Hannibal ne se démentit pas. De nombreux soldats se retrouvèrent qui avaient roulé sur la route ; les Gaulois alliés étaient tout proches ; on était au point de partage des eaux ; on avait devant soi la descente, dont la vue réjouit toujours les yeux du voyageur en montagne. Après s'être un peu reposée, l'armée a repris courage, et commence la dernière et plus difficile opération, qui doit la conduire au bas du passage. L'ennemi ne l'incommodait plus beaucoup : mais déjà la saison devenant mauvaise (on était aux premiers jours de septembre) remplace à la descente les incommodités essuyées à la montée par le fait des barbares. Sur les pentes raides et glissantes des bords de la *Doire*, où la neige fraîche avait détruit toute trace des sentiers, hommes et animaux s'égarèrent, perdaient pied, tombaient dans les abîmes. Au soir du premier jour on arriva à une place de deux cents pas de longueur, où déferlaient à toute minute les avalanches détachées des pics abruptes du *Cramont*, recouverts toute l'année par les neiges, durant les étés froids. L'infanterie put passer, mais il n'en fut pas de même des éléphants et des chevaux. Ceux-ci glissaient sur ces masses de glace polie, cachées par la nouvelle neige, mince et friable. Hannibal campa plus haut avec les éléphants et la cavalerie. Le lendemain, les cavaliers, train, à force de travaux, rendirent la voie praticable

pour les chevaux et les mulets; mais il fallut trois jours d'efforts, où les soldats se relevèrent les uns après les autres, pour faire arriver les éléphants de l'autre côté. Le quatrième jour, toute l'armée était enfin réunie : la vallée allait s'élargissant et devenait plus fertile. Enfin, après trois autres jours de marche encore, la peuplade des *Salasses*, riverains de la Doire, et clients des Insubres, reçut les Carthaginois comme des amis et des sauveurs. A la mi-septembre, l'armée débouchait dans la plaine d'*Ivrée* [*Eporedia*], où les soldats épuisés furent mis en cantonnement dans les villages, où, pendant vingt-quatre jours de repos et de bons soins, ils se refirent de leurs épouvantables fatigues. Si les Romains, chose qui leur eût été bien facile, eussent eu chez les Taurins un corps de trente mille hommes frais et prêts au combat, s'ils eussent attaqué à une pareille heure, c'en était fait sans doute de la grande entreprise d'Hannibal; heureusement pour lui, comme toujours, ses adversaires n'étaient point là où ils auraient dû être, et ses troupes prirent tout à l'aise le repos dont elles avaient tant besoin ¹.

¹ Toutes les questions topographiques, relatives au fameux passage des Alpes par Hannibal, nous semblent à la fois vidées et résolues, quant aux points les plus essentiels, dans la dissertation, étudiée de main de maître, de MM. Wickham et Cramer [*Dissertation on the passage of Hannibal over the Alps. Oxford, 1820.* — V. aussi dans le même sens : De Luc (André), *Histoire du passage des Alpes par Hannibal, depuis Carthagène jusqu'au Tésin, d'après la narration de Polybe, comparée aux recherches faites sur les lieux, etc...* Paris et Genève, 1818. M. Mommsen a complètement adopté leur système, qui paraît d'ailleurs le plus plausible, notamment en ce qui touche le passage par le col du petit Saint-Bernard *]. Quant aux difficultés chronologiques, elles

* De toutes les routes assignées par les critiques à l'armée d'Hannibal, celle qui la fait arriver à l'*île Barbe* sur la Saône, au-dessus de Lyon, puis gagner de là le Saint-Gothard par la vallée du Rhône et la *Furka*, est assurément aussi celle qui doit être rejetée d'abord. L'*île* des Allobroges n'était autre que la vaste contrée enfermée par les fleuves venant des Alpes (*diversis ex Alpibus decurrentes*, T. Liv., 2^e, 31), le Rhône et l'Isère; et il est certain qu'Hannibal eût perdu trop de temps à remonter tout le Valais! — Quant au passage par le mont Genève, dévié par Letronne (*Journal des Savants*), par Fortia d'Urban (*sur le passage d'Hannibal*, Paris, 1821), par le général de Vaudoncourt (Milan, 1812), il semblerait plus facile d'y croire; mais comment, de l'*île*

On touchait au but, mais au prix de grands sacrifices. Des cinquante mille fantassins, des neuf mille cavaliers vétérans qui composaient encore l'armée au delà des Pyrénées, il en avait péri la moitié sur le champ de bataille, dans la marche et au trajet des rivières. Hannibal, de son propre aveu, ne pouvait plus mettre en ligne que vingt mille hommes de pied, dont les trois cinquièmes étaient Libyens, les deux autres cinquièmes Espagnols. Il lui restait en outre six mille cavaliers, dé-

ne sont pas moindres : essayons quelques remarques tout exceptionnelles à ce sujet. Lorsque Hannibal arriva au sommet du Saint-Bernard, « déjà les pics se couvraient d'une neige épaisse. » (Polyb., 3, 54). Il y avait de la neige sur la route (Polyb., 3, 55) : mais peut-être qu'elle n'était pas récente, et provenait seulement des avalanches de l'été. Sur le petit Saint-Bernard, l'hiver commence à la saint Michel (fin de septembre) : les neiges tombent en septembre. A la fin d'août, les deux Anglais Wickham et Cramer n'y en trouvèrent pas sur la route; mais des deux côtés, il y en avait sur les pentes de la montagne. Il faut conclure de là, qu'Hannibal a dû arriver à la passe au commencement de septembre, fait qui se concilie très-bien avec ce que dit Polybe : « déjà l'hiver était proche. » Les mots *συνάπτειν τὴν τῆς πλειάδος ὄσιν* (Polyb., 3, 54) ne veulent pas dire davantage; et surtout il ne faut pas leur attribuer ce sens qu'on était alors à l'époque « du déclin de la pléiade » (vers le 26 octobre. V. Ideler, *Chronolog. (Chronologie)*, I, p. 241). — Si donc l'on calcule qu'Hannibal est entré en Italie neuf jours plus tard, c'est-à-dire vers la mi-septembre, il reste suffisamment de temps pour placer dans l'intervalle tous les événements qui suivent jusqu'au jour de la bataille de la *Trébie* (fin de décembre, *περὶ χειμερινῶς τροπῆς*; Polyb., 3, 72.); et notamment pour faire arriver de Lilybée à Plaisance les troupes de l'armée expéditionnaire d'Afrique. Ces dates se concilient de même avec la grande revue du printemps précédent (*ὑπὸ τῆν ἱερωνὴν ὄσιν*, Polyb., 3, 34, de la fin de mars, par conséquent), et avec le jour où fut donné l'ordre de marche; avec la durée de toute la campagne, enfin, qui dura cinq mois (six mois suivant Appien, 7, 4). Si donc Hannibal atteignit le petit Saint-Bernard au commencement de septembre, comme il lui fallut trente jours pour y arriver depuis le Rhône, il en faut conclure aussi qu'il était au commencement d'août sur le Rhône. D'après cela, constatons que Scipion, qui s'était embarqué dès le premier été (Polyb., 3, 41), au commencement d'août, au plus tard, ou avait perdu bien des jours en route, ou était resté plus longtemps encore inactif dans Marseille.

des Allobroges au nord de l'Isère, peut-on raisonnablement ramener Hannibal au sud chez les *Tricastins*, les *Tricoriens* et les *Foconces* (*dép. des Hautes-Alpes*)? Les assertions de Tite-Live et de Polybe sur ce point indiquent, celles de Tite-Live surtout, la connaissance fort peu claire des localités. — N. du Trad. V. au surplus, à l'appendice, à la fin du volume, la note A.]

montés pour la plupart. Les pertes bien moindres de la cavalerie témoignent et de l'excellence des Numides et aussi du soin particulier et des ménagements dont ces troupes choisies avaient été l'objet de la part du général en chef. Une marche de 526 milles ou de trente-trois jours en moyenne, commencée et exécutée sans accidents graves ou imprévus, marche qui eût été impossible peut-être sans les hasards les plus heureux ou les fautes les plus inattendues de la part de l'ennemi; cette seule marche avait coûté énormément cher! Elle avait épuisé et démoralisé l'armée, au point qu'il lui avait fallu un plus long temps encore pour se remettre en haleine. Disons-le : en tant que stratégie, il y a là une opération militaire contestable; et l'on est en droit de se demander si Hannibal lui-même a pu vraiment s'en targuer comme d'un succès. Pourtant ne nous hâtons pas d'infliger un blâme au grand capitaine. Nous voyons bien les lacunes du plan qu'il a exécuté, mais nous ne pouvons décider s'il aurait pu les prévoir. Sa route le menait il est vrai, en pays barbare, inconnu; mais oserions-nous soutenir, encore une fois, qu'il aurait dû plutôt longer la côte, ou s'embarquer à Carthage ou à Carthagène? Eût-il couru de moindres dangers de ce côté? Quoi qu'il en soit de la route choisie, l'exécution dans les détails révèle la prudence consommée d'un maître : elle étonne à tous les instants; et soit par la faveur de la fortune, soit par l'habileté même du général, le but final de l'entreprise, la grande pensée d'Hamilcar, la lutte avec Rome transportée en Italie, tout cela devenait aujourd'hui une réalité. Le génie du père avait enfanté le projet; et de même que la mission de *Stein* et *Scharnhorst* a été plus difficile et plus grande peut-être que tous les exploits d'*York* et de *Blücher*, de même aussi l'histoire, avec le tact sûr et le souvenir des grandes choses, a mis en première ligne dans ses admirations le

passage des Alpes, cet épisode final du grand drame héroïque des préparatifs d'Hamilcar; elle loue même et glorifie ce haut fait plus encore que les victoires fameuses du *lac Trasimène* et de *Cannes*.